

Le secret dans l’œuvre poétique d’Alphonse de Lamartine

The secret in Lamartine’s poetry

Jacques MARCKERT

Doctorant agrégé de lettres modernes

Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétique
Université Clermont Auvergne, Clermont-Ferrand, France

Abstract

Throughout this article, we will aim to study the pattern of the secret in Alphonse de Lamartine’s works, as he can be considered as one of the greatest romantic authors of the 19th century. As a matter of fact, the word “secret” is present in three essential fields : love, religion, afterlife. It allows understanding how the writer is developing a metaphysical thought while questioning the enigma of heavens that are always on sight. Thus, under Lamartine’s pen, the secret holds a presence as aesthetically pleasing as it is stylistic, reading through verses where the reader feels a thickening mystery that only yearns to dissolve.

Dans les premières lignes de sa lettre à Léon Bruys d’Ouilly servant de préface aux *Recueils*, Alphonse de Lamartine se confie :

« [v]ous me demandez, mon cher ami, comment au milieu de mes travaux d’agriculteur, de mes études philosophiques, de mes voyages et du mouvement politique qui m’emporte quelquefois dans sa sphère tumultueuse et passionnée, il peut me rester quelque liberté d’esprit et quelques heures d’audience pour cette poésie de l’âme qui ne parle qu’à voix basse dans le silence et dans la solitude ! [...] Voulez-vous que je vous dise mon secret ? c’est la division du temps ; son heure a chaque chose et il y en a pour tout. » (Lamartine, 1839, p. II)

Intus et in cute, l’auteur de *Graziella* monte sur le char de l’inspiration, ce « secret divin conservé chez les dieux » (Lamartine, 1963, p. 970), et se révèle au lecteur derrière un éclatant art poétique où chacun découvre la dette que ce dernier contracte auprès du céleste. Le substantif à l’étude, dès lors, est à comprendre à partir de la tension qu’il entretient avec la religion, à partir de cette dimension mystique suggérée au détour de nombreuses occurrences. Lamartine fut effectivement croyant, parfois de près, souvent de loin, si bien que l’ensemble de son œuvre est polarisé par un Créateur qui ne détourne jamais le regard de ses enfants. À titre d’exemple, dans les magnifiques vers du « Désert », chacun finit par détenir la clef de l’errance métaphysique du sujet lyrique qui, après avoir tant marché, entend le Seigneur se rapprocher de lui : « un nom[,] je n’en ai qu’un... MYSTÈRE » (*ibid.*, p. 1483). Récurrente sous la plume du poète, la mise en majuscules indique un point cardinal en direction duquel s’élève l’émotion d’un promeneur solitaire aspirant à déchiffrer la vaste énigme du monde. Comme le rappelle

Jean Foyard, c’est bien cet ébranlement qui est « le secret de l’inspiration tout aussi bien que de la réception de toute poésie, de celle de Lamartine plus que n’importe quelle autre » (Viallaneix, p. 93).

En effet, les *Œuvres poétiques complètes* publiées par Marius-François Guyard regroupent les recueils d’un des plus grands auteurs romantiques et méritent d’être lues dans ce qu’elles ont d’indistinct, de nébuleux, précisément parce que Lamartine est loin d’offrir toutes ses clefs. Si ce dernier se montre fier de connaître « [l]e secret de la fleur marine » (Lamartine, 1963, p. 1237), c’est la progression de ce même substantif qui nous intéressera pour étudier les tiroirs successifs d’une composition où les charades se réengendrent. À première vue, le sentiment amoureux se tourne du côté de la confiance dès les *Méditations* de 1820 où le poète entretient le dialogue avec une Elvire qui ne dit jamais véritablement son nom pour éveiller les « secrets de l’amour ou de la douleur » (Lamartine, 1861 II, p. 51). Puis, par un effet de glissement, la part accordée au mystère est transposée dans le domaine religieux et les *Harmonies*, dix ans plus tard, s’attachent à « [c]hercher ce grand secret sans pouvoir le surprendre » (Lamartine, 1963, p. 8), à percer tous les « secrets du ciel et de l’humanité » (*ibid.*, p. 310) en maintenant l’ombre d’un doute à dissiper. Finalement, le soupçon se fait tourment de l’âme devant l’incertitude qu’éveillent les morsures de la mort, « ce grand secret que le malheur devine » (*ibid.*, p. 127) et qu’il faut apprendre à dompter par la prière et la philosophie. En d’autres termes, chacun peut déjà saisir à quel point Lamartine, que le marquis de Luppé nous présente comme « [s]ecret, impénétrable et solitaire » (Luppé, p. 293), multiplie les énigmes en faveur d’un questionnement intime sur tout ce qui touche au sacré. Dans cette perspective, notre article se donne pour ambition de montrer comment le poète fait du secret le motif déterminant d’une écriture gigogne fondée sur l’étroit entrelacement des inquiétudes humaines.

1. « [U]n secret d’amour versé dans un cœur tendre » (Lamartine, 1963, p. 127)

« [N]ul poète n’a su mieux que Lamartine le secret de toucher les âmes » (Fréjaville, p. 135), comme le prouve ce passage gonflé de ce que la splendeur offre de plus saisissant :

« [b]eauté ! secret d’en haut, rayon, divin emblème,
Qui sait d’où tu descends ? qui sait pourquoi l’on t’aime ?
Pourquoi l’œil te poursuit, pourquoi le cœur aimant
Se précipite à toi comme un fer à l’aimant [?] » (Lamartine, 1963, p. 627)

En dépliant la *beauté* par une périphrase enclenchant les questions qui s’ensuivent, Lamartine accorde un rôle de première envergure à un sentiment fulgurant tout droit venu du

ciel et de la modalité exclamative. Nous retrouvons une telle emphase le 24 janvier 1837, lorsque le poète redouble son interrogation :

« [o]h ! combien de baisers d’une bouche secrète
Sur la page sacrée a reçus le poète
Sans en avoir senti le délirant frisson ! » (*ibid.*, p. 1104)

Quelques éléments de réponse étaient contenus dans le premier recueil de l’élégiaque, son plus célèbre, celui par lequel il s’imposa sur la scène littéraire en tissant plusieurs liens entre l’amour et le secret. Dans ses vers « À Elvire », exemplaires, le sujet lyrique se joint à ses illustres prédécesseurs inspirés par Cynthie, Laure, Éléonore, avant de nous présenter le visage de sa propre amante enfantée par le bal des muses :

« [h]eureuse la beauté que le poète adore !
Heureux le nom qu’il a chanté !
Toi, qu’en secret son culte honore,
Tu peux, tu peux mourir ! dans la postérité
Il lègue à ce qu’il aime une éternelle vie[.] » (*ibid.*, p. 12)

Néanmoins, la ferveur de l’amour finit par franchir l’écluse de la discrétion au détour d’un éloge ou d’un champ lexical. C’est ce que l’on a retenu, un peu trop, d’un Lamartine taxé de faiblesse et de sensiblerie pour avoir tant livré le « secret de [s]on âme » (Lamartine, 1863, p. 375), d’un Lamartine qui en arrive pourtant à baisser le ton dans ces bien nommés vers de l’ « Adieu » :

« [m]a muse, à regret exilée,
S’éloigne triste et désolée
Du séjour qu’elle avait choisi.
Nous n’irons plus dans les prairies,
Au premier rayon du matin,
Égarer, d’un pas incertain,
Nos poétiques rêveries. [...]]
Vous n’entendrez plus nos secrets[.] » (Lamartine, 1963, p. 66)

Progressivement réduit au silence, le chant de l’amour perd ses points d’orgue au profit des astérisques de 1823 gommant le nom d’une inspiratrice qui se dématérialise :

« À EL***
« De quel ennui secret ton âme est-elle atteinte ?
Me dis-tu : cher amour, épanche ta douleur ;
J’adoucirai ta peine en écoutant ta plainte,
Et mon cœur versera le baume dans ton cœur. »
Ne m’interroge plus, ô moitié de moi-même !
Enlacé dans tes bras, quand tu me dis : Je t’aime ;
Quand mes yeux enivrés se soulèvent vers toi,
Nul mortel sous les cieux n’est plus heureux que moi ! » (*ibid.*, p. 142-143)

Le temps de la douleur n’est plus, car seules résonnent les heures d’une passion dispensant l’éploré de contempler ses blessures : le sujet lyrique a trouvé la réponse aux mouvements de son âme qui, à trop adorer, ne faisait que frémir devant les successives apparitions de l’être aimé.

Pour prolonger ces considérations, il importe de nous intéresser à un texte moins connu de Lamartine, *La Chute d’un Ange*, fragment d’une épopée qui n’a jamais tout à fait vu le jour. Tombé du ciel afin de se rapprocher de sa promesse, Daïdha, le séraphin Cédar a accepté de reprendre forme humaine et paiera cette métamorphose au prix fort. Dès lors, l’œuvre de 1838 est à lire comme le récit d’un calvaire et d’une romance vécus dans l’hostilité. À cet égard, notons que c’est dans ce contexte que Lamartine emploiera le terme à l’étude pour sa portée dysphorique, témoin pour ne citer qu’elles les envoûtantes paroles d’un tiers incommode :

« [ô] céleste étranger qu’un mystère environne,
Si tu veux accepter mon dévouement ami,
Éclaire en lui parlant les doutes de Lakmi ;
Dis-moi ton nom divin parmi les créatures,
Raconte à mon esprit tes tristes aventures,
De tes jours peu nombreux monte et descends le cours ;
Dis-moi ton ciel, ta vie, et surtout tes amours !
Ouvre-moi les secrets de ta mélancolie,
Comme le lis son urne au doigt qui le déplie[.] » (*ibid.*, p. 1028¹)

Mue par le « besoin secret de charmer » (*ibid.*, p. 990), Lakmi est une séductrice entravant les intimes trajectoires de deux protagonistes qui doivent compter sur eux-mêmes. Dès les premières lignes, Cédar espère à ce titre « un battement secret » (*ibid.*, p. 830) du cœur de son amante avant que l’adjectif ne se substantive dans un vigoureux morceau de bravoure :

« Daïdha, triomphant et frissonnant d’ivresse,
Lui payait chaque mot d’une chaste caresse,
Remerciait la bouche où la première fois
L’écho de sa parole avait donné la voix :
Puis elle s’en allait à travers la campagne,
Lente, comme quelqu’un qu’une idée accompagne ;
Roulant dans sa pensée et cachant dans son cœur,
Tel qu’un secret d’amour, sa gloire et son bonheur. » (*ibid.*, p. 864)

Apotropaïque, le désir est « un talisman formé d’un mot secret » (*ibid.*, p. 1247). En cela, il ne protège qu’en étant maintenu sous les auspices de l’intimité et devient à l’inverse une énigme aux yeux d’autrui :

« [p]eut-être que son cœur cache un secret amour ?
Et que, dans la pudeur dont la rougeur lui monte,

¹ Voir également les « secrets entretiens » prolongeant les occurrences dysphoriques du terme à l’étude (Lamartine, 1963, p. 1030).

Elle craint de nommer celui qui fait sa honte ?
Forçons-la d’avouer nous-même, à son insu[.] » (*ibid.*, p. 873)

Le trajet de l’amour est parfaitement visible : né de la pureté des âmes qui s’adorent, celui-ci attise la curiosité de plusieurs ennemis finissant par pénétrer, par effraction, dans la prison intérieure du couple¹. Épithète, attribut, nom commun, pris entre les forces du non-dit et de la révélation, le secret est au centre de la poétique d’un Lamartine si prompt à dire qu’il aime tout en nous apprenant qu’il est des mystères qu’il nous incombe de ne jamais trahir, si ce n’est pour Celui qui le mérite :

« [a]imer sans être aimée ! Ah ! je devais peut-être
Mourir avant ce cri qui vous l’a fait connaître,
Et cachant, même à moi, mes sentiments secrets,
Ne révéler qu’à Dieu le nom que j’adorais ! » (*ibid.*, p. 1464)

2. Le « [d]ivin secret des cieux » (*ibid.*, p. 180²)

Une fois déchiré le voile parant les œuvres de Lamartine d’un amour qui se déchiffre à grand-peine, un autre écran persiste, car « Dieu [a] jeté une ombre sur ce qu’il a fait de plus délicat ou de plus divin, pour en provoquer le désir par le secret » (Lamartine, 1851, p. 6). Autrement dit, le Seigneur est directement responsable du caractère impalpable d’une Création digne que l’on s’y attarde en profondeur :

« [j]e contemplais ce firmament qui attire la pensée, de même que l’abîme attire celui qui s’y penche, comme s’il avait des secrets à lui révéler. Je m’endormais dans cette contemplation. Je me réveillais aux rayons du soleil, aux murmures des fontaines chaudes, pour me plonger dans le bain, et pour reprendre après le déjeuner les mêmes courses et les mêmes mélancolies que la veille. » (Lamartine, 1863, p. 197)

Ici Lamartine, pour reprendre la formule de Camille Latreille, « retrouv[e] le secret de [la] langue [par laquelle] le rythme élève à la plus haute puissance de l’émotion et de la beauté » (Latreille, p. 116). À travers des effets d’antithèse et de répétition, ces lignes de *Raphaël* trahissent la part accordée au regard dans un monde où les miroirs s’enchevêtrent au point d’exiger de chacun l’acuité dont fait preuve la mère du poète en personne :

« [l]a nature me fait monter au cœur mille réflexions et une espèce de mélancolie qui me plaît ; je ne sais ce que c’est, si ce n’est une consonnance secrète de notre âme infinie avec l’infini des œuvres de Dieu ! » (Lamartine, 1876, p. 147³)

¹ Sur ce thème, nous renvoyons à *Fior d’Aliza* et à *Geneviève*, deux romans de Lamartine où l’amour est étroitement associé au secret et à la discrétion exigée par les circonstances.

² Voir aussi Lamartine, 1963, p. 1125 : « [e]lles y nagent, j’espère, / Dans les secrets de tes cieux, / Ces chères âmes, ô père ! ».

³ À la page 221 du même ouvrage, Lamartine évoque un « secret entre Dieu et [le] cœur » de sa mère.

Alix des Roys lèguera sa clairvoyance à son fils, c’est pourquoi les *Méditations poétiques* se font *Méditations métaphysiques*, par transsubstantiation, plus soucieuses de comprendre la « terreur secrète » qu’éveille la vue d’un crucifix (Lamartine, 1963, p. 175) que de percer le mystère de la chair. Ainsi, en systématisant la modalité interrogative, les vers du « Soir » formulent dès 1820 la question sans réponse d’un écrivain à la recherche de l’absolu :

« [d]oux reflet d’un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu ?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme ?
Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère ?
Ces secrets cachés dans la sphère
Où le jour va te rappeler ? » (*ibid.*, p. 14)

En dépit de son éclat, la révélation plonge le devin dans le vertige d’un psittacisme confirmant que toute devinette n’a pas sa solution. « [L]e grand secret ignoré du vulgaire » s’engluie dans cette même ignorance (*ibid.*, p. 36), les « secrets » du Seigneur referment pratiquement « La Prière » (*ibid.*, p. 47), et l’auteur s’abîme encore dans « les secrets de Dieu » (*ibid.*, p. 59) qui se diffusent par polyptote :

« [c]’est le secret de Dieu, je me tais et j’adore !
C’est sa main qui traça les sentiers de l’aurore,
Qui pesa l’Océan, qui suspendit les cieux !
Pour lui, l’abîme est nu, l’enfer même est sans voiles !
Il a fondé la terre et semé les étoiles ! » (*ibid.*, p. 79)

Le passage des interrogatives à une rhétorique exclamative prouve que Lamartine approche du « secret dessein de [l]a vaste sagesse » de son Maître (*ibid.*, p. 228). Peu à peu, le lecteur comprend pour sa part que toute vérité n’est pas bonne à dire et que l’Architecte se passe d’exégèse dans la mesure où Celui-ci ne se soupçonne pas. Au contraire, le Créateur n’a de réalité autrement que dans l’abrupte évidence de son apparition :

« [m]ais ton image, ô Dieu, dans ces grands traits épars,
En s’élevant vers toi grandit à nos regards.
Comme au prêtre habitant l’ombre du sanctuaire,
Chaque pas te révèle à l’âme solitaire :
Le silence et la nuit, et l’ombre des forêts,
Lui murmurent tout bas de sublimes secrets ;
Et l’esprit, abîmé dans ces rares spectacles,
Par la voix des déserts écoute tes oracles. » (*ibid.*, p. 137)

Or, la leçon de ces alexandrins sera reprise dans la septième vision de *La Chute d'un Ange*, sous-titrée « Le prophète¹ », où Lamartine passe la main et la parole à un double répandant pour lui le message crypté du Très-Haut :

« [i]nstruit secrètement du vrai nom du seul Dieu,
Je résolu de vivre ignoré dans ce lieu. (*ibid.*, p. 936)
Quand ma mère sentit son heure s'approcher,
Dans le lit de sa tombe avant de se coucher,
Son geste m'indiqua, sous sa natte de paille,
Une pierre scellée au pied de la muraille.
Vers ce trésor secret son bras nu s'étendit[.] » (*ibid.*, p. 937)

Rejouant la posture de Jean-Baptiste prêchant dans le désert², c'est le Seigneur qu'indique la mourante³, et avec elle que Lamartine décille les paupières des *happy few* dans de nouvelles *Provinciales*. On l'aura compris, *La Chute d'un Ange* est « le livre / Des secrets de la terre » (*ibid.*, p. 818), l'incunable où l'âme humaine n'en finit plus de s'exhausser d'occurrence en occurrence. Les « secrets divins » condamnés par Nemphed (*ibid.*, p. 982⁴) et les « secrets du ciel » corrompus par les esprits forts (*ibid.*, p. 986) n'occultent guère « tous les secrets de cette terre neuve » (*ibid.*, p. 887) où Lamartine nous invite à labourer les nourritures célestes.

Fort de ces réflexions, il apparaît que le dessein du romantique est de comprendre le Secret par excellence, celui d'un univers fondé sur d'aveuglants arcanes. L'esthétique de Lamartine, ici, repose déjà sur plusieurs accents symbolistes et trahit l'intention d'accéder à l'essence de l'Être suprême à partir d'une interrogation sur les mouvements de la vie spirituelle. Dans une lettre de novembre 1842, ce dernier se demandait d'ailleurs ce qui « importe, excepté de chercher Dieu et de le trouver » (Croisille, p. 147). Une telle quête est omniprésente dans le corpus en vers où notre adjectif se propage en déclinant les zones d'ombre, porté sur les « ordres » du Seigneur (Lamartine, 1963, p. 149), les « voluptés » du croyant (*ibid.*, p. 164), la « joie » du philosophe (*ibid.*, p. 483) et les « ennuis » de l'exploré (*ibid.*, p. 318). En cela, « [c]e monde est une énigme : heureux qui la devine !... » (*ibid.*, p. 500), et Lamartine de multiplier les tentatives en refusant de donner sa *langue* au chat :

« [i]l est une langue secrète,

¹ Dans son *Voyage en Orient I*, p. 229, Lamartine rappelle d'ailleurs qu'Esther Stanhope, une aventurière réfugiée au Liban, connaît le « secret mystique » des Druzes et, derrière eux, celui d'un monde supérieur avec lequel elle communique régulièrement.

² Avec le désert, l'homme noue des « amitiés secrètes » autorisant la transcendance divine (Lamartine, 1963, p. 952).

³ Ce geste est récurrent dans l'œuvre de notre auteur. Voir, notamment, *La Mort de Socrate*, *ibid.*, p. 88 et 108 ; *Harold*, *ibid.*, p. 195 et 230 ; *Des Harmonies à Jocelyn*, *ibid.*, p. 515 ; *Toussaint Louverture*, *ibid.*, p. 1319.

⁴ Ce syntagme sera repris par Lamartine qui apprécie les effets de récurrence, *ibid.*, p. 1037.

Dialecte silencieux,
Que sait l’amant ou le poète,
Et que les yeux parlent aux yeux. » (*ibid.*, p. 1102)

Or, si l’on se rappelle que l’auteur souhaite « [r]épondre en secret [s]a prière » dans ses *Méditations* (*ibid.*, p. 29), qu’il convoque le « secret de l’ombre et du silence » dans le recueil de 1823 (*ibid.*, p. 148), qu’il « pri[e] Dieu en silence, [en Orient,] dans le secret de [s]a pensée » (Lamartine, 1861 I, p. 312), c’est bien parce que le seul moyen de trouver son Père est encore une fois, comme pour l’amour, de ne pas chanter trop fort :

« [p]ar un accord secret s’éteignant à mesure
Les flots, les vents, les sons, les voix de la nature,
Sous les ailes du soir tout paraît s’assoupir,
Le ciel n’a qu’un rayon... le jour n’a qu’un soupir !... » (Lamartine, 1963, p. 236)

Relayée par le redoublement de la négation restrictive, la ponctuation permet à la musique des sphères d’envahir un *locus amoenus* vibrant de quiétude et de noblesse par l’intermédiaire d’un Chef d’orchestre dirigeant les modulations de l’âme humaine.

En somme, si le héros éponyme de *Jocelyn* prend à partie ce Dieu dont « [n]ul ne sait [le] secret » (*ibid.*, p. 628), une telle plainte est en réalité celle du poète. Indécodable, informulable, le Seigneur égrène malgré tout quelques précieux indices et nous apprend qu’il serait vain de l’approcher par la force d’un mot qui, quoi qu’il en soit, ne sera jamais à la hauteur :

« [m]ais si l’homme occupé de cette œuvre suprême
Épuise toute langue à nommer le seul Grand,
Ah ! combien la nature, en son silence même,
Le nomme mieux encore au cœur qui le comprend. » (*ibid.*, p. 366)

Là est la clef d’un labyrinthe métaphysique si rétif à se déverrouiller : l’effort du sujet lyrique et derrière lui de tout prieur doit avorter à l’instant précis où le Créateur commence à s’esquisser dans les consciences humaines :

« La poésie élargit ses perspectives, change de contenu et d’enjeu : il ne s’agit plus [...] d’exprimer sa tristesse songeuse en de tendres et mélancoliques plaintes, mais de s’interroger sur le « grand secret » [...] de l’Être. » (Courtinat, p. 50)

3. « Le Destin ouvre ses noirs secrets ! » (Lamartine, 1963, p. 1539)

« L’énigme le secret, l’oubli sont présents aux sources comme à l’aboutissement » (Benrekassa, p. 21), et le dernier mystère qu’enchâssent les *Œuvres poétiques* de Lamartine porte sur cette mort que n’apaiserait pas le réconfort du salut, « sans doute parce que le bonheur est un secret que Dieu a réservé au ciel ; et que l’homme, au contraire, connaît la douleur dans

toute son intensité » (Lamartine, 2006, p. 413¹). Au souvenir de son amitié pour Virieu, le poète retourne à ce thème de prédilection et peint l'état présent de son esprit tourmenté :

« [d]ans un de ces moments où la vie devient sombre sous le passage de quelque nuée, et où l'on fait involontairement des retours sur le passé, jonché déjà de tombeaux et de feuilles mortes, je lui adressai ces vers. Lui seul me comprenait bien ; il avait été le confident de toutes mes plus secrètes émotions d'esprit et de cœur. Il m'entendait à demi-mot ; sa pensée achevait la mienne. » (Lamartine, 2006, p. 285)

Selon Émile Magnien, parmi tant d'autres pages, l'auteur manifeste ici

« son amour de la solitude au sein de la nature, cette solitude qui permet la communion intime avec les choses, qui enivre, exalte l'âme, mais aussi l'enrichit et la fortifie si l'on sait, en s'isolant, lire en soi et cheminer vers le plus secret de son être intime. (Magnien, p. 107)

Or, une telle atmosphère préside aux « *Novissima Verba* », ces vers conjuguant stupeur et tremblements d'une figure qui n'a pas encore trouvé le fin mot de l'histoire :

« [e]t c'est donc là le terme ! – Ah ! s'il faut une fois
Que chaque homme à son tour élève enfin la voix,
C'est alors ! c'est avant qu'une terre glacée
Engloutisse avec lui sa dernière pensée !
C'est à cette heure même où, prête à s'exhaler,
Toute âme à son secret qu'elle veut révéler,
Son mot à dire au monde, à la mort, à la vie,
Avant que pour jamais, éteinte, évanouie,
Elle n'ait disparu, comme un feu de la nuit,
Qui ne laisse après soi ni lumière ni bruit ! » (Lamartine, 1963, p. 472-473)

L'antithèse trébuchant de la *mort* à la *vie* et de la *glace* au *feu* borne la progression d'une bien funèbre *marche* au cours de laquelle le poète est littéralement dans tous ses états. La fin est proche, soutenue par une rhétorique de l'appréhension qui aurait pourtant dû se souvenir d'un texte essentiel à nos analyses. En effet, Charles Nodier considère *La Mort de Socrate* comme un poème où son confrère s'élève « aux secrets les plus sublimes de la révélation » (Lamartine, 2006, p. 498) en célébrant la bravoure d'un philosophe affrontant l'imminence du péril. Déjà dans son enfance, nous dit Lamartine, « [u]ne ombre [l]'embrassant d'une amitié secrète » envahissait le penseur grec (Lamartine, 1963, p. 89), rapidement dissipée par les lueurs d'un Dieu attendu par Socrate comme un vieil ami : « [q]uels secrets dévoilés !... quelle vaste harmonie !... » (*ibid.*, p. 105), s'écrie alors le stoïque en sachant que son agonie ne fait que le rapprocher de la Vérité. En ce sens, le « secret effroi » de Psyché (*ibid.*, p. 101) symbolise l'inquiétude des mortels devant l'au-delà et permet de redire que certaines peurs se vainquent, c'est pourquoi notre corpus trouve sa cohérence autour d'un art d'*apprendre à mourir* et de

¹ Le bonheur n'est pas l'unique bien que le Seigneur garde pour lui : « [j]e crois, à la liberté morale de l'homme, mystérieux phénomène dont Dieu seul a le secret », affirme Lamartine dans *La Chute d'un Ange*, 1861, p. 10.

l’ultime geste de « Socrate [qui n]ous jette un secret de sa tombe » avec le ferme espoir que nous le saisissons en pleine apothéose (*ibid.*, p. 511).

« Le secret de tout perdre est [donc] de ne rien attendre » si ce n’est sa propre fin (*ibid.*, p. 1394), mais c’est au prix d’un long effort qu’une telle posture s’acquiert. Craintif, l’homme commence par « [p]orter en secret ses pas errants » dans un monde éphémère qui l’égare (*ibid.*, p. 132). Puis, cette déambulation s’intériorise dans *Harold* lorsque le protagoniste interroge le « secret de sa triste naissance » (*ibid.*, p. 215). Enfin, tout s’apaise sous la plume d’un auteur conduit sur les cimes de la résignation :

« [m]a lèvres dérange,
Sur tes blonds cheveux,
Le bouquet d’orange
Embaumé de vœux ;
Ta main est promise,
Et l’autel est prêt :
Viens, que je te dise
Mon dernier secret ! » (*ibid.*, p. 1234)

Le lyrisme du romantique reprend ses quartiers dans un fragment évacuant ce que le cœur doit aux ténèbres. Devant l’autel, la promesse de l’union console les âmes en peine invitées à « [o]ubli[er], oubli[er] : c’est le secret de vivre » (*ibid.*, p. 160), sans ignorer toutefois que Dieu nous attend pour nous asseoir à ses côtés une fois que « [l]e temps [aura] emport[é] ses secrets avec lui, et laiss[é] ses énigmes à la science humaine » (Lamartine, 1861 II, p. 168).

Notre propos espère avoir répondu à l’interrogation formulée par Marius-François Guyard dans la préface de notre édition de référence :

« [q]uel était dont [le] secret [de Lamartine] ? [...] [C]’est la musique. Il a presque toujours l’oreille juste et quand la syntaxe défaille ou que le vocabulaire est terne ou inutilement noble, lorsque la pensée est d’un flou inquiétant, il sauve tout par l’harmonie. » (Lamartine, 1963, p. XVIII)

Incontestable, cet avis n’en est pas moins réducteur en ce qu’il étrique la portée d’un substantif loin de ne se rapporter qu’à un exercice de style. Au contraire, le secret est une ligne de force chez Lamartine, invitant le lecteur à toujours aller de l’avant. Nous avons montré que le sentiment amoureux est une première énigme pour un poète concevant la passion comme ce que les cœurs ne devraient jamais dire à trop haute voix. Ce dernier, ensuite, apprend à concevoir le monde sacré qui nous échappe et à s’exprimer dans une langue rendant justice au Dieu qui « n’a[...] pas de secret pour [les] âme[s] » qui apprennent à le prier comme il se doit (*ibid.*, p. 1473). Finalement, le mystère par excellence est celui d’une mort pesant lourdement sur l’existence de créatures transitoires n’ayant d’autre choix que d’appréhender leurs derniers jours : « [c]’est qu’il est des secrets qui transpercent [l]es murs » et les cloisons de nos

consciences (*ibid.*, p. 1352). Plus que jamais, « [l]e poète est semblable aux oiseaux de passage » (*ibid.*, p. 145) : « [n]ul ne sait le secret de [s]es lointains exils » (*ibid.*, p. 1172), mais chacun peut deviner pourquoi il lui arrive parfois de quitter son propre corpus. Lamartine s’absente où commence l’amour, où point le Seigneur, où s’abat la faux, fait de ces termes un secret dont l’élucidation a le mérite de consoler par l’élan d’une impression qui sera celle de Raphaël :

« [a]vez-vous un secret dans le cœur que vous ne confiez qu’à la solitude ? »

Elle attendait avec une visible anxiété ma réponse. « Ce secret, lui dis-je, c’est de n’en point avoir ; c’est de sentir le poids d’un cœur qu’aucun enthousiasme ne soulevait jusqu’à cette heure dans ma poitrine ; c’est qu’après avoir essayé de le donner plusieurs fois à des sentiments incomplets, j’ai toujours été obligé de le reprendre avec des amertumes ou des dégoûts qui m’ont, si jeune et si sensible, découragé pour jamais d’aimer ! » (Lamartine, 1863, p. 221)

Bibliographie

BENREKASSA Georges, « L’énigme, le secret, l’oubli », in *Romantisme* n° 56, 1987, pp. 21-28.

COURTINAT Nicolas, *Méditations poétiques, Nouvelles Méditations poétiques d’Alphonse de Lamartine*, Paris, Gallimard, « Foliothèque », 2004.

CROISILLE Christian, *Correspondance d’Alphonse de Lamartine (1830-1867)*, Tome IV, Paris, Honoré Champion, 2001.

FRÉJAVILLE Gustave, *Les Méditations de Lamartine*, Paris, SFELT, 1947.

LAMARTINE Alphonse (de), *Recueils poétiques*, Paris, Librairie de Charles Gosselin, 1839.

——— *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, Paris, Furne, 1851.

——— *La Chute d’un Ange*, Paris, Chez l’auteur, 1861.

——— *Voyage en Orient I*, Paris, Chez l’auteur, 1861.

——— *Voyage en Orient II*, Paris, Chez l’auteur, 1861.

——— *Raphaël*, Paris, Chez l’auteur, 1863.

——— *Le Manuscrit de ma mère*, Paris, Hachette et C^{ie}, 1876.

——— *Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1963.

——— *Méditations poétiques. Nouvelles Méditations poétiques*, Paris, Le Livre de Poche, 2006.

LATREILLE Camille, *Les Dernières Années de Lamartine*, Paris, Perrin & C^{ie}, Libraires éditeurs, 1925.

LUPPÉ (Marquis de), *Les Travaux et les jours d’Alphonse de Lamartine*, Paris, Albin Michel, 1942.

MAGNIEN Émile, *Dans l’intimité de Lamartine*, Mâcon, Buguet-Comptour, 1955.

VIALLENEIX Paul, (dir.), *Lamartine – le livre du centenaire*, Paris, Flammarion, 1971.

Notice bio-bibliographique de l’auteur

Doctorant agrégé de lettres modernes, Jacques Marckert rédige actuellement sa thèse « Les trajectoires du sublime, dans l’œuvre poétique d’Alphonse de Lamartine » à l’Université Clermont Auvergne. Ses travaux portent avant tout sur le XIX^e siècle (Musset, Stendhal) et sur l’écriture fin-de-siècle (Corbière, Huysmans, Lautréamont). Il a également participé à l’élaboration de l’*Abécédaire de la forêt* (Paris, Honoré Champion, 2024, dirigé par Pascale Auraix-Jonchière, Frédéric Calas *et alii*). jacques.marckert@gmail.com

Version numérique